l'Organe

Vingt-quatre mois déja...

Université Concordia • mensuel • volume 5 • numéro 1 • février 2008

www.lorgane.org

L'enfance

DESIGN

Graphiste
Jules Renaud

Illustratrice
Christine Roy

Directeur photo/ graphiste
Albert Zablit

ADMINISTRATION

Directeur général
Hugo Steben

Directeur de l'information
Vacant

Directeur des finances
Alexandre Cassis

Webmestre
Édouard Reinach

RÉDACTION

Rédacteur en chef
Édouard Reinach

Chef de pupitre Culturel
Julien Bouchard

Chef de pupitre Société
Audrey Bourget

Chef de pupitre Politique
Julie Geffard

Correctrice
Julie Geffard

COLLABORATEURS

Sophie Ginoux
Monica Lafon
Julien Faille-Lefrançois

Somère

Buy Baby, Buy 4
L'enfance au garde-à-vous 8
Enfance et statistiques 12
Un ordinateur pour le monde 15
BD du mois 18
Regards croisés de deux poêtes 20
Revue littéraire 24
Revue DVD 26

Grandir

Édouard Reinach
ereinach@gmail.com

Moi quand je vois un enfant, je me dis toujours qu'il y a quelque chose qui cloche... Quelque chose qui tourne pas rond. C'est une émotion aussi bizarre que de voir une souris verte qui courait dans l'herbe.

D'abord, un enfant, c'est fragile. Mais c'est aussi fragile qu'une voiture de course en cristal. Déjà, rien que ça... c'est louche. Et puis ça va vite un enfant, ça court partout, ça crie, ça chante, ça comprend tout très vite et paradoxalement, ça s'explose le genou dix fois par jour en courant, ça fait des extinctions de voix et ça refuse de comprendre qu'il ne sert à rien de stresser devant un film pour enfant puisque ça finit toujours bien...

L'enfant, c'est aussi un reflet de notre société, un miroir, une représentation de nos valeurs.

Mais le plus bizarre chez les enfants, ce qui touche des sommets d'incompréhension dans mon anatomie encéphale reste ce phénomène mystique et ô combien tragique que je me permets de verbaliser sous la forme suivante: grandir.

Si la manifestation physique de ce phénomène me paraît naturelle, je ne saisis pas encore l'intérêt et la raison de cette transformation psychologique. Qu'on me comprenne, grandir, ce n'est pas devenir autonome. Ça, c'est simplement l'accumulation d'expériences plus ou moins agréables. Je parle de grandir au sens de commencer à devenir con pour finir sénile. Grandir au sens de continuer d'émerveiller et de satisfaire ses sens, mais en faisant de la vitesse sur une route de campagne, en jouant la qualité de vie de milliers de personnes sur un coup de bourse ou en consommant toujours plus. Grandir au sens de ne plus se poser de question et d'en avoir même oublié ce mot qui hantait nos parents: pourquoi.

Pourquoi grandissons-nous pour en venir à faire un jour ce qui auparavant nous révulsait? Alors qu'à 6 ans, beaucoup d'entre nous construisaient des maisons en briques de plastiques (ou les bouffaient pour mettre à l'épreuve les mises en garde d'usage), nous nous sommes lancés en aussi grand nombre dans un jeu de destruction collective d'envergure. Un genre de livre dont nous sommes le héros, mais spécial 1er avril, où il n'y a personne qui gagne à la fin. C'est peut-être pessimiste, mais je n'ai jamais vu l'intérêt de bousculer, piétiner et frapper le monde dans la cour de récré, si c'est pour se retrouver tout seul dans la cour. Au lieu de l'appétit de construction naïf qui nous animait, nous avons développé un appétit de destruction. Et on parle ici des cas d'enfance soit-disant normaux.

Pourquoi fait-on grandir des enfants à l'âge de 8 ans en leur mettant une arme automatique dans les mains? Pourquoi certains sont-ils maltraités si tôt alors que leurs congénères adultes le feront si bien? Pourquoi est-ce que les enfants vivant dans les bidonvilles ont les plus beaux sourires du monde? Et finalement, pourquoi méprisez-vous la naïveté de ce texte comme un adulte... Au lieu d'en faire un avion en papier porté par vos rires d'enfant?

Cover: Albert Zablit et Christine Roy | www.albertzablit.com, www.christineroy.net

Buy Baby, Buy

De 20 000 à 45 000 : c'est le nombre de publicités que verrait un enfant chaque année. Malgré une loi québécoise interdisant la publicité destinée aux moins de 13 ans, les enfants se trouvent exposés à la pub presque dès le berceau.

Photo : Albert Zablit et Christine Roy | www.albertzablit.com, www.christineroy.net

Audrey Bourget
audreyb55@hotmail.com

C'est que les enfants rapportent. Beaucoup. Et ça, les publicitaires le savent. «Ils reconnaissent les enfants comme des consommateurs importants. Un grand nombre d'enfants ont des parents qui peuvent se permettre de faire des achats pour eux. C'est un moyen de survie pour les entreprises que de viser les enfants», explique Karen Sternheimer, auteure de *It's Not the Media : The Truth About Pop Culture's Influence on Children,* et professeure de sociologie à l'université de Southern California.

Les publicitaires américains ne sont encadrés par aucune loi sur la publicité visant les enfants, mais ceux du Canada sont soumis à un code de conduite volontaire, le Code de la publicité radiotélévisée destinée aux enfants. Le Québec, lui, se démarque depuis 1980 en étant la seule juridiction en Amérique du Nord où la publicité diffusée dans la presse écrite, à la radio et à la télévision visant les enfants est illégale.

En 2007, l'Office de la protection du consommateur a porté des accusations pénales contre Saputo et l'entreprise publicitaire P2P Proximité Marketing pour avoir créé la campagne du petit gâteau Igor de Vachon, visant les 4 à 8 ans dans les garderies. Celles-ci se faisaient offrir des disques compacts avec la chanson d'Igor, des affiches, livrets, autocollants, sacs, gâteaux et couponsrabais. Des publicités télévisées et un site Web contenant des jeux appuyaient la campagne. Celle-ci a suscité un tollé. La compagnie s'est défendue en disant qu'elle visait les parents. Les jeux de casse-tête, de coloriage et de danse avec Igor le gorille qu'on retrouve sur le site Web, toujours en ligne, s'adressent donc aux parents? Le procès devrait se tenir à la fin 2008.

René Gendreau, professeur de marketing à HEC, rappelle que même si c'est interdit, les professionnels du marketing essaient par tous les moyens de se rapprocher des jeunes pour faire connaître leur marque. Il donne en exemple l'entrée de la pub par commandite dans les écoles. Certaines écoles, en échange de fonds ou de matériel, acceptent d'enseigner les bonnes habitudes alimentaires en se servant d'une trousse remplie de produits Kraft. Mais malgré ces quelques exceptions, Gendreau considère que la loi est efficace, surtout pour ce qui est des médias traditionnels. «C'est assez surveillé et les parents sont assez conscients de cette loi et réagissent vite», dit-il, en précisant que pour ce qui est de la cyberpub, c'est une autre paire de manches.

La cyberpub, ou comment garder le public captif

Au Réseau Éducation-Médias, organisme à but non lucratif pionnier de l'éducation aux médias, le phénomène de la cyberpub est suivi de près. «C'est très peu réglementé et les enfants sont massivement attirés vers l'Internet», explique Emmanuelle Erny-Newton, spécialiste en éducation aux médias de l'organisme. «D'autre part, ça coûte beaucoup moins cher de faire un publijeu [jeu interactif en ligne, ndlr] qu'une publicité télé.»

Si la relative nouveauté de la cyberpub rend l'application de la loi sur la publicité visant les enfants beaucoup plus difficile, elle ne l'invalide pas. «Je ne vois pas pourquoi on devrait faire plus de laxisme que dans le monde traditionnel», dit Vincent Gautrais, titulaire de la chaire en droit de la sécurité et des affaires électroniques de l'Université de Montréal. «Ce qui m'apparaît, c'est qu'il y a une capacité d'aller chercher les gens avec la cyberpub qui est beaucoup plus efficace, plus sournoise.»

Le publi-jeu est l'un des moyens les plus efficaces de contourner la loi. À titre d'exemple, les restaurants McDonald's proposent sur leur site Web divers jeux destinés aux enfants. L'un d'eux consiste à faire un Big Mac le plus vite possible. Un autre permet à un personnage de faire de la planche à roulettes sur une rampe ornée du célèbre «M» jaune. La minuscule indication disant «Hey les enfants, ceci est de la publicité» ne fait pas le poids contre la multitude de jeux criards, certains dérivés des films ou des jouets favoris des petits. Et même si les sites Web québécois ne doivent pas offrir ce type jeu, il est possible d'avoir accès aux sites américains ou européens.

Erny-Newton explique que les publijeux sont beaucoup plus prenants émotionnellement puisque l'enfant peut jouer avec la mascotte et s'identifier à la marque. «Les publicitaires parlent de public captif, de public qui est présent beaucoup plus longtemps, donc immergé dans le produit beaucoup plus longtemps», dit-elle

La cyberpub prend plusieurs autres formes telles que les bannières, les environnements virtuels interactifs, les clubs, les concours et, objet croissant d'inquiétude, la collecte d'informations personnelles. Ces informations permettent aux compagnies de mieux connaître les habitudes de navigation des utilisateurs et donc de mieux cibler leur marché. Les enfants donnent leur adresse électronique à une compagnie sans se rendre compte qu'ils ouvrent ainsi leur boîte courriel à divers pourriels leur vantant les bienfaits de nombreux produits.

La pub, mère de tous les maux?

Peut-on vraiment accuser la pub de tous les maux, comme l'obésité et la surconsommation? Sans diaboliser la pub, Emmanuelle Erny-Newton dit que c'est bien un facteur qui contribue à ces problèmes. «Le fait que ce soit cool de manger un hamburger, les jeunes vont se conformer à cette image. L'homme est un animal social et a envie de se conformer à ce qu'il voit autour de lui, et ce qu'il voit autour de lui, c'est avant tout la pub. On ne voit pas d'obèse manger un hamburger parce que ce ne serait pas très attrayant. On ne voit que le côté positif.» Des études recensées par l'American Psychological Association révèlent que la majorité des enfants de moins de 8 ans sont incapables de percevoir la partialité de la pub et les efforts de persuasion de l'annonceur. Elles démontrent également que la fidélité à une marque peut être établie dès l'âge de 2 ans.

Karen Sternheimer nuance toutefois ces résultats. «Le problème majeur avec cette perspective est que nous présumons que les enfants sont les seuls ayant un problème avec la pub, le matérialisme, la surconsommation», dit-elle. «Souvent, les parents préfèrent regarder les facteurs extérieurs et dire que ça doit être la faute de la pub et non le fait qu'ils se doivent d'avoir une BMW ou de s'habiller d'une certaine manière.» Elle croit que nous devons nous regarder dans le miroir avant de blâmer la pub, et regarder les messages que les familles font elles-mêmes passer à leurs enfants vis-à-vis de la consommation.

Éduquer avant d'interdire

Sternheimer et Erny-Newton s'accordent sur un point: l'éducation aux médias est essentielle puisqu'elle permet aux enfants de développer leur esprit critique et de devenir des consommateurs plus avisés.

Pour Erny-Newton, le fait de multiplier les lois ne règlera pas le problème puisqu'il y aura toujours quelqu'un pour les contourner. Le Réseau Éducation-Média offre donc sur son site Web des outils d'éducation des enfants sous forme de jeux, de tutoriels et de textes à l'intention des jeunes, des parents et des professeurs.

«Ce n'est pas tant interdire la publicité aux enfants, mais plutôt aider les enfants à avoir une pensée critique sur ce qu'ils voient», dit Sternheimer, ajoutant qu'il faut faire confiance à l'intelligence des enfants.

Sternheimer souligne par ailleurs l'un des paradoxes du système capitaliste: puisque l'économie dépend des consommateurs, il est difficile de dire à la fois que pousser les enfants à la consommation est problématique, et que nous devons trouver plus de consommateurs pour ne pas tomber en récession. «Aussi longtemps que notre économie dépendra des consommateurs, nous devrons éduquer les gens à devenir de meilleurs consommateurs, plus intelligents. Et ça commence avec les adultes.» ◆

L'enfance au garde-à-vous

Les enfants soldats : réhabilitation

Illustration : Christine Roy | www.christineroy.net

L'archevêque Desmond Tutu, l'ex-enfant soldat Ishmael Beah, et Alexis Bélanger, du projet Child Soldiers Initiative (CSI), se battent pour le droit à l'enfance.

Monica Lafon
monica.lafon@gmail.com

Avec le procès de Charles Taylor, ex-président du Libéria accusé de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité dans les guerres civiles du Libéria et de la Sierra Leone, l'enfer des enfants soldats va peut-être être reconnu pour la première fois dans un tribunal.

On estime qu'entre 250 000 et 300 000 enfants soldats luttent dans des conflits armés qui touchent près de 30 pays. Âgés généralement de moins de 18 ans, ces enfants sont recrutés pour combattre dans des guerres comme celles de la Birmanie, qui rassemble le plus grand nombre d'enfants soldats.

Aujourd'hui, des voix s'élèvent pour réclamer que des mesures soient prises contre l'enrôlement militaire des enfants. *L'Organe* vous présente les plus importantes.

Desmond Tutu

L'archevêque Desmond Tutu, héros de la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud et récipiendaire du prix Nobel de la paix de 1984, s'est exprimé sur le problème des enfants soldats à l'occasion du Sommet du Millénaire de Montréal les 8 et 9 novembre derniers.

«Ce qui arrive souvent, c'est que [les forces armées] adoptent les enfants et les forcent à commettre des atrocités contre un membre de leur propre famille. Comme par exemple de tuer leur propre mère. Comme ça, on s'assure que l'enfant ne pourra jamais vraiment fuir l'armée pour rentrer chez lui», a-t-il expliqué. «Voilà ce qu'on fait à nos enfants. Des enfants qui devraient jouer et qui deviennent des tueurs, que nous, les adultes, transformons en tueurs. Dieu voit ce que les hommes se font les uns aux autres, et il se demande comment il a pu créer une race capable de commettre ces crimes», a-t-il ajouté. «Et Dieu pleure. Il ne comprend pas comment on peut dépenser (...) des milliers de millions en armes de destruction quand on sait qu'avec une fraction de ces budgets, on pourrait donner accès à tous ces enfants à de l'eau potable et à des soins de santé.»

Ishmael Beah

Également présent à la conférence, Ishmael Beah a parlé de son expérience d'enfant soldat en Sierra Leone. Il a notamment lu des extraits de son livre récemment paru, *Le chemin parcouru: Mémoires d'un enfant soldat*.

«Si les Nations Unies n'avaient pas été présentes en Sierra Leone pour confier les enfants soldats aux soins de centres de réhabilitation, je ne serais pas ici», a-t-il expliqué. «Pourquoi ai-je écrit ce livre? Quand je suis arrivé aux États-Unis en 1998, la guerre en Sierra Leone durait depuis huit ans déjà. Et pourtant, peu de gens en avaient entendu parler. Je me suis donc rendu compte qu'il fallait que j'en parle, car si les gens n'étaient pas au courant de ce qui se passait, comment espérer faire comprendre ce que vivaient les personnes touchées? J'ai donc commencé à en parler, en laissant d'abord mon histoire personnelle de côté. Mais je me suis vite aperçu que j'avais besoin de mettre un visage sur cette histoire.»

Dans une vidéo mise en ligne sur le site Web de CSI, Ishmael Beah met sa réputation internationale au service de l'organisme. Il y explique que le groupe est l'un des rares à faire une priorité de la prévention du recrutement d'enfants soldats.

«Je crois qu'aucune autre initiative ne s'attaque réellement au cœur du problème, en faisant de la prévention, au lieu de chercher des solutions une fois le conflit terminé, ce que fait la réhabilitation», a-t-il dit. «J'espère que Child Soldiers Initiative parviendra à mettre au point une série de stratégies qui permettront d'ouvrir le dialogue et d'élaborer des solutions concrètes au problème. De nombreuses théories sont formulées, mais que peut-on faire concrètement pour agir sur le long terme? C'est ça ce que je voudrais réellement voir arriver.»

Alexis Bélanger

Porte-parole de CSI au Canada, Bélanger coordonne cette initiative lancée conjointement par le sénateur Roméo Dallaire, l'organisation non gouvernementale Search for Common Ground, UNICEF Canada, le Pearson Peacekeeping Centre, l'Université de Victoria et l'Université de Winnipeg.

Lors d'une entrevue avec l'*Organe*, Bélanger a expliqué que l'initiative compte parvenir à une solution en trois étapes.

Tout d'abord, lors d'un atelier organisé en août 2006 à Winnipeg, des spécialistes et des ex-enfants soldats ont dialogué pour articuler des pistes de solution visant à prévenir l'utilisation d'enfants soldats.

La deuxième étape, qui se terminera en mars 2008, a comme objectif de lancer des négociations et de faire des recommandations sur les mesures à prendre pour mettre fin à leur recrutement. La collaboration de divers acteurs internationaux et locaux – militaires, diplomates, avocats, travailleurs humanitaires et ex-enfant soldats – jouera un rôle central.

Dans le cadre de ce deuxième volet, Roméo Dallaire s'est basé sur le modèle du Pearson Peacekeeping Centre pour adapter un scénario de simulation mettant en jeu 60 participants. Cette simulation s'est déroulée en juillet 2007 au Kofi Annan International Peacekeeping Training Centre, au Ghana. Les résultats seront compilés sous la forme d'une boîte à outils regroupant des modèles de stratégies et d'interventions.

Mais la dernière phase sera la plus déterminante. Bélanger explique que l'objectif sera de travailler pendant 12 mois au Congo, où une mission de paix de l'ONU, la Mission des Nations Unies en République démocratique du Congo (MONUC), a été envoyée pour soutenir le projet. CSI se rendra sur place pour mettre à la disposition des organismes locaux la boîte à outils précédemment assemblée. Après 18 mois, les méthodes seront révisées pour inclure les leçons tirées de l'expérience sur le terrain. Cette phase correspond à une mesure qu'Ishmael Beah estime lui aussi essentielle: mettre le dialogue en pratique.

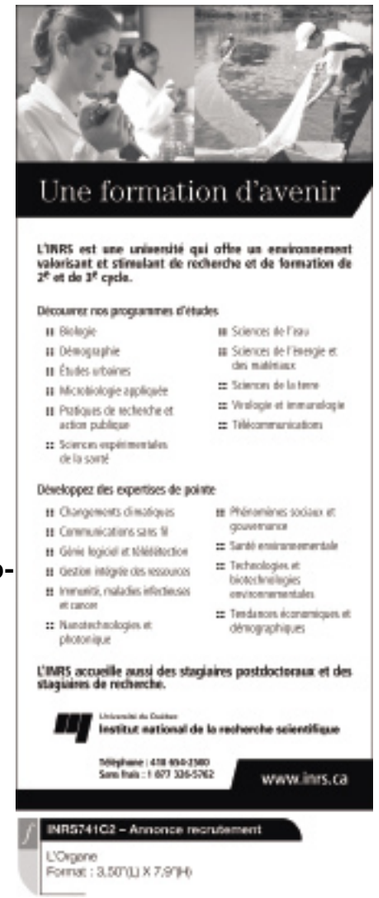
Pour Bélanger, il est très important de souligner que les filles représentent près de 40 % des enfants soldats. Or, les jeunes filles rencontrent des problèmes supplémentaires.

Dans un ouvrage explorant les raisons qui poussent les enfants à s'engager dans les conflits armés, Rachel Brett, responsable du programme des droits de l'homme et des réfugiés au Bureau Quaker auprès des Nations Unies, et Irma Specht, anthropologue et directrice de la firme de consultation Transition International, livrent le témoignage de Vanessa, jeune congolaise et ancienne enfant soldat. «On essaie d'empêcher [que les garçons abusent sexuellement de nous], mais s'ils sont drogués, c'est difficile, alors parfois il faut les tuer. Mais si on ne peut pas les tuer immédiatement, alors on les tue quand on est sur le front.»

Bélanger estime que dès qu'un conflit armé comprend le recrutement d'enfants, l'envoi d'une mission de paix devrait devenir une priorité. Pour lui, le problème des enfants soldats devrait être tout simplement considéré comme un problème humanitaire. «Les enfants sont la génération future. Quand ils auront grandi et développé leur personnalité, tout ce qu'ils sauront faire, c'est se battre, rien d'autre.»

Pour Ishmael Beah, il n'est pas non plus suffisant de décourager les enfants soldats de prendre les armes. «Que va-t-on leur offrir en échange, si toute leur vie, la violence a été à l'ordre du jour?» ◆

«[Les forces armées] adoptent les enfants et les forcent à commettre des atrocités contre un membre de leur propre famille. Comme par exemple de tuer leur propre mère.» Desmond Tutu, prix Nobel de la paix 1984



Université d'Ottawa

Des études supérieures
à la Faculté des arts et à la
Faculté des sciences sociales

Ça part d'ici.

Un appui financier généreux
La Faculté des arts et la Faculté des sciences sociales offrent un appui renouvelable de 15 500 $ à 18 000 $ par année.

• 50 programmes innovateurs • 470 professeurs-chercheurs

uOttawa

L'Université d'Ottawa se classe parmi
les cinq premières universités canadiennes
pour l'intensité de la recherche.

www.arts.uOttawa.ca
www.sciencessociales.uOttawa.ca
1 877 uOttawa 613-562-5700

Enfance et statistiques

L'économie de la natalité

Photo : Albert Zablit et Christine Roy | www.albertzablit.com, www.christineroy.net

Julien Faille-Lefrançois
jul_950@hotmail.com

Au mois de décembre dernier, les résultats d'une étude démographique menée par l'Institut de la statistique du Québec n'ont pas manqué de faire des vagues. Les médias ont largement relayé le bond de 8 % du taux de natalité entre juillet 2006 et juillet 2007 dans la province. Ce bond est digne de mention puisque la dénatalité est une tendance lourde depuis quelques décennies au Québec, comme dans la plupart des sociétés avancées économiquement. Il y a plus de 60 ans qu'une hausse comme celle-là ne s'était pas produite.

Même si le taux de natalité du Québec n'est que légèrement supérieur à la moyenne canadienne, l'augmentation, elle, est significative. Elle surpasse à la fois l'augmentation moyenne des dernières années au Québec, et celle des autres provinces canadiennes de la même année.

La nouvelle a suscité un vif intérêt, ce qui s'explique facilement. D'un côté, à en croire la couverture médiatique des derniers mois, l'immigration, principal recours contre le déclin de la population, semble entraîner des tensions culturelles. De l'autre, l'arrivée des baby-boomers à la retraite, menace qui plane depuis plusieurs années, se fait de plus en plus imminente. Cette menace est avant tout économique, puisque par le biais des finances publiques, c'est la population active qui permet aux retraités de vivre. On redoute donc que, dans les années à venir, le fardeau ne devienne trop lourd sur la masse des travailleurs qui devra subvenir aux besoins d'un nombre grandissant d'aînés.

Malgré l'existence de plusieurs politiques gouvernementales visant à encourager la natalité, la population n'a toujours pas atteint le taux de fertilité qui permet de renouveler les générations, soit 2,1 enfants par femme. En effet, le taux actuel se situe à 1,62. Le déséquilibre entre le nombre de retraités et de citoyens actifs mettra-t-il un frein à notre économie? Peut-être pas. Selon toute vraisemblance, l'État a la capacité de faire face à la situation sans compromettre le développement économique.

Ainsi, parmi les moyens entrepris par les deux paliers de gouvernement, un remboursement partiel de 30 % est offert aux familles qui ont recours à l'adoption ou au traitement de l'infertilité. «Le montant du crédit d'impôt dont peut bénéficier une famille qui adopte un enfant peut atteindre 6 000 $», indique Claire Gagnon, coordonnatrice des affaires publiques et des activités ministérielles au Ministère de la Famille et des Aînés, en ajoutant qu'un remboursement équivalent existe aussi pour l'insémination artificielle ou la fécondation in vitro.

L'aménagement de places à bas prix supplémentaires dans les services de garde, la mise en place de nouvelles prestations parentales, et les améliorations récentes apportées au congé parental offert au Québec font aussi partie des politiques gouvernementales auxquelles on doit peut-être la récente augmentation des naissances.

Une crise «créée de toutes pièces»

On craint généralement que, associée à l'accroissement du nombre de retraités, la stagnation continue du taux de natalité puisse peser lourdement sur l'économie québécoise. Mais selon certains, rien ne

sert de tirer la sonnette d'alarme. C'est le cas de Rodrigue Tremblay, professeur de sciences économiques à l'Université de Montréal, qui appelle à relativiser. «Je crois que le problème de la surnatalité dans les pays en développement est autrement plus sérieux que le problème de la dénatalité dans les pays comme ceux de l'Amérique du Nord, de l'Europe et du Japon», estime-t-il.

D'ailleurs, Tremblay croit qu'on surévalue les conséquences économiques de la dénatalité au Québec. «Jusqu'à un certain point, cette crise appréhendée est en partie créée de toutes pièces par les médias et par des gouvernements qui réglementent mal les marchés», selon lui. Il concède que les retraités seront bientôt nombreux, mais souligne que leur dépendance vis-à-vis des contribuables sera moins lourde qu'on le craint puisqu'ils «seront bien plus riches que dans le passé et pourront se payer les produits locaux ou importés dont ils auront besoin et les services personnels requis.»

Prévenir les pénuries

Un fait est par contre indéniable: la dénatalité entraînera des pénuries de main-d'œuvre dans certains secteurs, notamment dans la santé et les services sociaux. Cependant, des solutions existent.

Pour répondre à la demande de main-d'œuvre qui sera en hausse, le gouvernement devra intervenir «en accroissant l'accès à l'éducation universitaire et en déréglementant certaines professions, médecins et infirmières par exemple, afin d'accroître l'offre de spécialistes dans ces domaines», recommande Tremblay, qui préconise aussi un encouragement de la migration interprovinciale et internationale de travailleurs qualifiés.

La réponse de nos représentants politiques sera donc cruciale, car la situation économique repose avant tout entre leurs mains. Faute de pouvoir renverser la tendance à la baisse de la natalité, un gouvernement qui prendrait ces mesures devrait au moins pouvoir en atténuer les effets.

Faire sans une immigration massive

Les conséquences sociales et politiques de la dénatalité peuvent être prévues au même titre que ses conséquences économiques. Par exemple, la dénatalité ne requiert pas forcément qu'on augmente fortement les quotas d'immigration. Encore une fois, tout dépend du positionnement de l'État, et plus particulièrement de sa réglementation du marché. Ainsi, Tremblay croit que le problème de la pénurie de main-d'œuvre pourra être résolu en favorisant le libre-échange. Selon lui en effet, notre société pourra bénéficier de la main-d'œuvre disponible dans les pays étrangers en important les produits de ces derniers, mais pas leurs travailleurs.

Mais si cette solution pourrait soulager les pénuries de main-d'œuvre dans le secteur manufacturier, son application reste difficilement concevable dans les domaines de la santé et de l'éducation. ◆

Un ordinateur pour le monde

Avancée technologique et innovation humanitaire pour les uns, déconnexion totale de la réalité à la limite du détournement de fonds pour les autres, le projet One Laptop Per Child essuie les quolibets et fait des émules.

Julie Geffard
geffardjulie@yahoo.ca

En raison peut-être de son design rieur, de sa couleur acidulée et de ses formes rondes qui tranchent avec le paysage mental de huttes en bouse séchée et de cabanes en tôle que l'on se fait du tiers-monde, l'ordinateur portable XO déroute.

Il y a trois ans, Nicholas Negroponte, fondateur et ex-directeur du Media Lab, centre de recherche technologique de pointe du prestigieux Massachusetts Institute of Technology – et qui partage accessoirement le goût de l'international avec son grand frère John, l'actuel secrétaire d'État adjoint du moyennement philanthrope George W. Bush – mettait sur pied l'organisme sans but lucratif One Laptop per Child (OLPC).

L'idée: former la jeunesse des pays en voie de développement à la technologie informatique. Pour la mise en œuvre, l'organisme décide de concevoir un ordinateur portable qui sera mis en vente directement auprès des gouvernements des pays intéressés au prix imbattable de 100 dollars.

Le XO voit le jour en 2006. Clavier de caoutchouc imperméable à l'eau et à la poussière, boîtier ultra-solide, consommation électrique divisée par 10 par rapport aux produits du marché, le portable ne comporte ni disque dur, ni lecteur DVD, soit les deux éléments les plus sus-

Enfants utilisant l'ordinateur portable XO dans une école en Mongolie
Photo : Carla Gomez Monroy - OLPC

ceptibles de tomber en panne. Il offre une myriade d'activités, dessin, enregistrement vocal et vidéo, tenue d'un journal. Les ordinateurs sont interconnectés, ce qui permet aux enfants non seulement d'effectuer ces activités en commun, mais également de partager un unique accès à Internet.

Malgré les opinions mitigées des journalistes spécialisés, qui lui reprochent entre autres sa lenteur et son système d'exploitation peu efficace, et bien que son prix de vente ait doublé pour atteindre les 200 dollars, des dizaines de milliers de XO sont distribués en 2007 dans des pays comme le Brésil, le Cambodge ou le Rwanda, dans le cadre de projets pilotes. Le Pérou et l'Uruguay, très satisfaits, passent des commandes fermes totalisant 350 000 unités. L'OLPC lance alors la phase finale d'implantation.

La Mongolie, qui inaugure cette étape, a reçu son premier millier de XO le 12 janvier dernier. Carla Gomez Monroy, membre de l'équipe d'implantation de l'OLPC présente sur place, a expliqué à *l'Organe* par courriel que «le vendredi 18, le premier câble à fibres optiques a été installé, malgré les conditions climatiques très mauvaises. Le samedi 19, les écoles étaient connectées à Internet.» Elle a ajouté que c'était «toute une leçon que de trouver le moyen de déployer les 19 000 XO qui vont bientôt arriver, surtout à la campagne.»

Laptops et sacs de riz

Si personne ne conteste les avancées techniques réalisées par le projet, ses opposants accusent l'OLPC de nier la réalité du terrain en voulant distribuer un objet de haute technologie à des enfants qui jouent au soccer avec des boîtes de conserves crevées, et se demandent si les fonds ne seraient pas plus utilement investis dans des sacs de riz. On accuse en fait Negroponte d'utopisme technologique. Sur le site Web de l'OLPC, celui-ci raconte ainsi que «dans un village du Cambodge où nous travaillons, il n'y a pas d'électricité. Le portable est donc l'une des principales sources de lumière à la maison.»

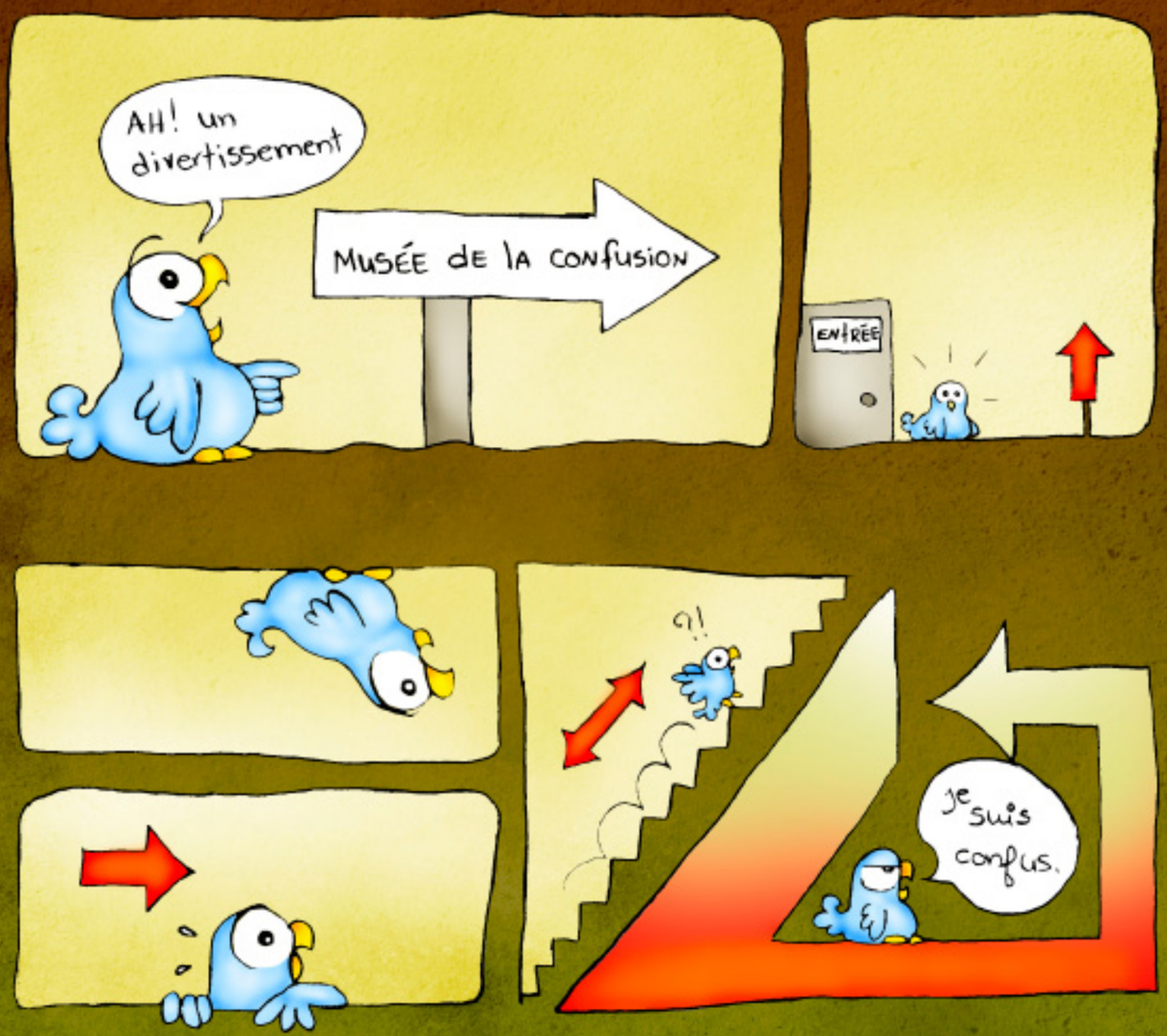
Mais pour l'OLPC, en plus de permettre aux enfants d'accéder à la mine d'information qu'offre Internet, l'intérêt du projet réside dans la durabilité de l'aide qu'il apporte. En familiarisant les enfants à l'informatique, on espère en effet créer des générations entières de travailleurs qui auront les compétences nécessaires pour se donner une économie non seulement moderne, mais aussi indépendante.

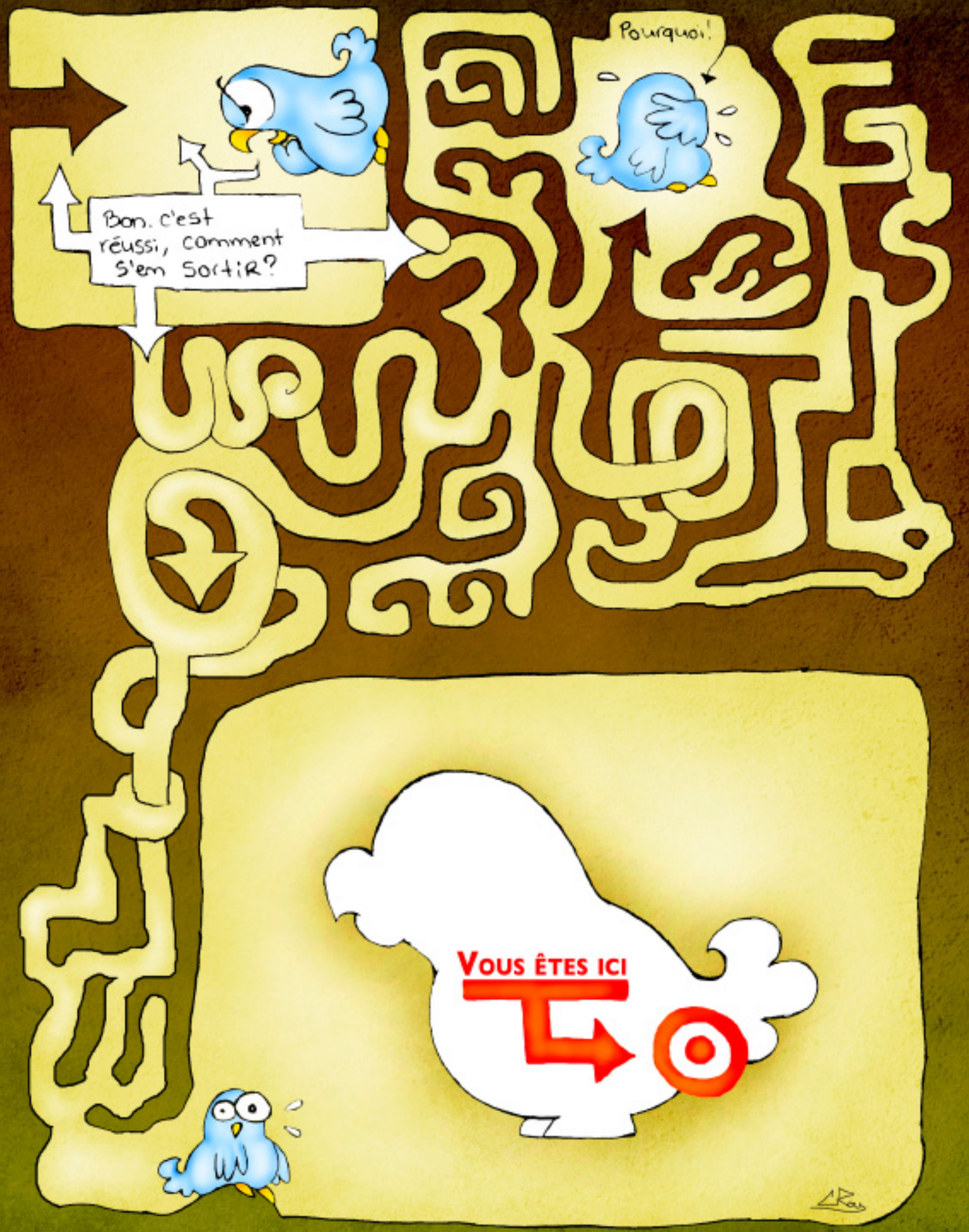
Depuis 2005, les portables pour enfants à petit prix ont poussé comme des champignons. Intel en a sorti une version à 250 dollars, celle d'Acer en coûte 350, et celle d'Asustek Computer, 400. Comme quoi l'idée ne semble pas ridicule à tout le monde. ◆

L'ordinateur portable XO

Photo : OLPC

BD DU MOIS


AH! un divertissement
MUSÉE DE LA CONFUSION
ENTRÉE
?!
je suis confus.


Bon. c'est réussi, comment s'en sortir?
Pourquoi!
VOUS ÊTES ICI

Regards croisés de deux poètes

Deux hommes. Deux générations. Deux parcours. Deux approches. À première vue, Yann Perreau et Jim Corcoran n'ont rien en commun, si ce n'est le fait qu'ils ont tous deux publié chez VIb éditeur un superbe livre contenant les textes de leurs chansons. Pourtant, si on s'attarde un peu sur leurs écrits, les frontières les séparant s'estompent, se croisent au hasard d'hésitations, de jeux de mots, d'émotions ou de coups de gueule. Il n'en fallait pas plus pour nous donner l'envie irrépressible, non de les comparer, mais d'appréhender ce que ces deux auteurs-compositeurs-interprètes vivent, communiquent, pensent de leur discipline et du monde qui les entoure. Rencontre avec deux artistes fascinants.

Sophie Ginoux
sophie@lagodasse.net

Le destin de Yann Perreau s'est-il scellé lorsque, alors qu'il était encore tout petit, sa guitare a été cassée par l'un des clients du bar salon de ses parents en pleine fête du Canada? Et celui de Jim Corcoran, quand l'élève studieux qu'il était au séminaire a commencé ses études universitaires? Ces deux éléments peuvent paraître anodins, mais ils ont contribué, chacun à leur manière, au devenir des deux artistes.

Après sa mésaventure, le petit Yann a ainsi commencé à jouer du piano, puis à nourrir ses premières compositions des musiques qu'il avait entendues dans l'établissement que tenaient ses parents. Des influences teintées de rock 'n' roll, de rêves de salles enfumées et de scènes sur lesquelles se trémoussait le King. Puis, à l'adolescence, il a connu ses premiers émois, ses premiers questionnements, ses premiers idéaux. Ses premières révoltes, aussi, que l'on peut retrouver dans les textes de Doc et les chirurgiens, le groupe dont il a fait partie pendant cinq ans avant de se lancer dans la quête de son propre univers. «Ça n'a pas été facile», avoue Perreau. «Après le groupe, j'ai fait des voyages, j'ai été très pauvre et là, je suis revenu avec un projet solo qui a fonctionné. Alors oui, mon univers, c'est tout ça. On est tous faits de jour et de nuit. Mon univers, c'est la vie, les voyages, les femmes, la nuit, le rock, la musique. Et en même temps, c'est la quête spirituelle, la quête lumineuse. Celle du partage, de la générosité et de l'évolution.»

Pour sa part, Jim Corcoran a baigné toute son enfance dans un milieu totalement anglophone, avec des références musicales bien différentes de celles des jeunes Québécois. Toutefois, à la suite d'une profonde introspection pendant son adolescence sur le sens de la vie et du divin qui l'a conduit à remettre en question sa foi et ses ambitions monacales, il s'est heurté à une réalité alarmante dès son arrivée à l'université de Boston, dans le Massachusetts. «Quand j'ai découvert ce qu'était une société, j'ai tout de suite pensé que c'était une erreur, car ce type de groupe était dirigé avec une absence totale d'éthique, de morale et de vision. C'était un fouillis de capitalistes vides. Et cela me révoltait, d'autant plus qu'à ce moment-là, aux États-Unis, on vivait la guerre du Vietnam, le racisme envers les immigrants, les Noirs, les femmes, les communistes et les socialistes. J'avais donc vraiment le sentiment d'être entouré par des imbéciles... Un sentiment qui n'a pas vraiment changé aujourd'hui.»

Yann Perreau en concert au salon du livre de Montréal 2007
Photo : Albert Zablit | www.albertzablit.com

Alors Corcoran a commencé à écrire. Et il s'est progressivement forgé son propre style dans une langue qu'il aime et maîtrise aujourd'hui à la perfection, le français. Qu'est-ce qui a motivé ce choix? S'agissait-il d'un acte de revendication identitaire, d'une passion pour toutes les subtilités du français, ou d'une révolte contre le despotisme culturel de l'anglais? Peut-être un peu de tout cela.

Vision ouverte sur un art en mouvement

Comment, lorsqu'on est à la fois auteur et compositeur, conçoit-on son rapport au mot? Se considère-t-on davantage comme un parolier, ou un poète? Yann Perreau et Jim Corcoran ont tous deux une vision différente de la chose. «Au départ, j'écris toujours des poèmes, puis je mets certains d'entre eux en musique», dit Perreau. «Toutefois, si j'aborde un texte pour en faire une chanson, il faut que j'y greffe un rythme, une structure, et je ne dispose que de six minutes pour caser ce que veux exprimer.» Corcoran, quant à lui, trouve au contraire que la liberté du poète est moins grande que celle du parolier. «On peut être parolier sans être poète, mais l'inverse est impossible», explique-t-il. «Un poète doit toujours avoir des choses à dire, tandis qu'un parolier peut écrire des textes superficiels, voire insignifiants, mais qui sont amusants.»

Étonnamment, les influences et les références de ces deux artistes ne sont pas celles que l'on croirait. Yann Perreau dit ainsi s'inspirer de la génération qui le précède, au sein de laquelle gravitent notamment Plume Latraverse, Richard Desjardins ou encore Lucien Francoeur et son groupe Aut'chose. De son côté, Jim Corcoran apprécie beaucoup certains artistes issus de la nouvelle génération. «Ce sont des perles souvent cachées, car dans la chanson populaire, ce qui domine n'est pas forcément le plus réjouissant. Mais ils font des choses extraordinaires et abordent respectueusement leur langue.» Corcoran cite quelques noms qui lui viennent en tête, comme Sylvie Paquette et Jérôme Minière. Il avoue également adorer certaines formations trash ou punk. «J'aime leur poésie du refus, leur façon d'insulter l'*establishment*. Ça fait partie de ce que doit être le rock 'n' roll.»

Univers à lire

Les recueils de textes de Yann Perreau et Jim Corcoran permettent de plonger dans des univers très singuliers. Ainsi, dans ***Perreau et la plume***, nous évoluons dans un monde fantasque, à la fois terriblement beau et terriblement laid. Un monde qui déborde d'espoir, de sensualité, de générosité et d'amour, mais aussi de détresse, de souffrance et de cruauté. «Je ne suis pas le joli cœur chanteur de pommes et je ne suis pas dupe», explique Perreau. «Oui, je fais des textes parfois ***hard***, mais ces textes ne le sont pas plus que ce qui s'affiche tous les jours autour de nous, aux nouvelles ou dans les publicités. Et si je tangue sans cesse entre des extrêmes», ajoute-t-il, «c'est parce que la société, c'est à la fois l'amour et la haine. Tout le monde a besoin d'amour, et tout le monde se déteste. C'est la guerre, et en même temps l'abondance; la surconsommation et la pauvreté. Je suis encore dans la position de l'enfant qui regarde ce qui se passe autour de lui et se dit que ça va vraiment mal, mais qui en même temps a vraiment envie de mordre dans la vie, car la vie est merveilleuse.»

L'univers de Jim Corcoran qui se dessine dans le recueil ***La tête en gigue*** est plus marqué par la pudeur, la séduction, la douleur et le doute. «Je revendique le doute», dit-il d'ailleurs ouvertement. «C'est le moteur de mon évolution. J'ai horreur des personnes qui sont sûres d'elles et arrogantes. Le doute est partout, on ne peut pas passer outre, aussi faut-il s'en réjouir, s'en servir, le réclamer. Alors quand on m'expose des certitudes, que ce soit au niveau politique, culturel ou religieux, moi, je hurle.» Une telle remarque nous fait sourire, car il ne faut évidemment pas oublier la facette irrévérencieuse de cet auteur-compositeur-interprète qui nous a offert des titres comme ***J'vais changer le monde*** ou, dans son dernier album, ***Faute de frappe***, dans lesquels se côtoient un cynisme implacable et un humour décapant.

En définitive

En dépit de leur différence générationnelle, Yann Perreau et Jim Corcoran ont finalement de nombreux points communs: la passion d'écrire, l'exigence, les femmes, le désir, le rêve. Mais aussi le besoin de dénoncer, de revendiquer, d'évoluer, d'assumer une vie où la liberté côtoie le risque. «L'individu ne peut qu'être libre», disait Sartre. Chacun à leur manière, Perreau et Corcoran nous prouvent que cet objectif est réalisable. ◆

Jim Corcoran s'entretenant avec l'Organe
Photo: Albert Zablit | www.albertzablit.com

Sucreries pour les grands enfants

Il nous est souvent difficile d'avouer que nous avons conservé certains traits de notre enfance. Pourtant, quand nous y réfléchissons quelques instants, nous sommes les premiers à dévorer des yeux un gâteau qui s'affiche dans une vitrine, à nous prendre pour de vrais musiciens de scène en jouant à Guitar Hero, ou encore à relire avec délectation les premiers albums d'Astérix. Aussi, voici quelques suggestions de littérature jeunesse qui ne manqueront pas d'éblouir les grands enfants que nous sommes demeurés.

Sophie Ginoux
litterature@lorgane.org

L'Autre* (tome 3) – *La Huitième Porte
de Pierre Bottero
Éditions Rageot, automne 2007
408 pages – 24,95 $

Ne faisons pas dans la demi-mesure: n'en déplaise à J.K. Rowling, l'auteure de *Harry Potter*, Pierre Bottero représente selon nous la référence actuelle en matière de littérature jeunesse. Pourquoi? Parce qu'il a le don de nous plonger dans des univers si fascinants que nous ne pouvons plus lâcher ses livres. Parce que ses personnages sont vraiment attachants, ses intrigues, admirablement construites, et que sa plume est divine. Enfin, et c'est une qualité rare, cet auteur est toujours honnête avec ses lecteurs et ne cherche pas à produire pour produire. Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit fidélisé un large public, constitué de jeunes, mais aussi d'adultes qui ont envie de rêver. Dans sa dernière série, *L'Autre*, Bottero nous entraîne dans les aventures de deux adolescents, Natan et Shae, qui découvrent qu'ils sont les héritiers de mystérieuses familles dotées de pouvoirs magiques. Or, en plus d'accompagner la destinée de notre monde, ces dernières ont découvert plusieurs univers parallèles plus ou moins hostiles dont la Fausse Arcadie, où se terre l'Autre, une entité maléfique que des êtres malveillants ont libérée. Natan et Shae, puis leur fils Elio dans ce troisième et dernier tome de la série, vont donc devoir affronter ce monstre aussi insidieux que puissant. Avec, en filigrane de leurs péripéties, une belle réflexion sur la quête identitaire, la liberté et la dictature. Un incontournable!

Lou* (tome 4) – *Idylles
de Julien Neel
Éditions Glénat, automne 2007
48 pages – 13,95 $

Dès les premières pages de cette série, on ne peut qu'être conquis par Lou, une jeune fille typique d'aujourd'hui et très attachante. Élevée par une mère monoparentale un peu lymphatique qui cherche à percer dans le domaine de la littérature fantastique, Lou aime ses amis, la mode très personnelle, les arts, son chat et son journal intime, dont Julien Neel nous fait toujours lire des extraits follement amusants au dos de la couverture avant et arrière de ses albums. Lou apprend aussi à se connaître, commence à percevoir la réalité des adultes et vit ses premiers émois amoureux, comme toutes les filles de son âge. Bref, ce n'est pas à une héroïne hors du réel, mais à une jeune fille bien ancrée dans notre actualité, que nous confronte Neel. Avec perspicacité, finesse et un coup de crayon vraiment maîtrisé, ce bédéiste a parfaitement su cerner les comportements, les réflexions et les désirs que peuvent avoir les adolescents. Une belle réussite.

EN PRIMEUR –
sortie le 27 février 2008

Darhan* (tome 7) – *L'Empereur Océan
de Sylvain Hotte
Éditions Les Intouchables
8,95 $

Depuis le succès fulgurant d'*Amos Daragon*, la maison d'édition Les Intouchables n'a cessé de produire des séries jeunesse qui enregistrent des records de vente, ici comme à l'étranger. *Leonis et Le Journal d'Aurélie Laflamme*, pour ne citer que ces sagas, déplacent d'ailleurs les foules à chaque salon du livre, ce qui prouve hors de tout doute que la littérature jeunesse n'est pas morte, loin de là. On parle cependant de plus en plus de *Darhan* dans les cours d'école comme au sein des cercles de lecture qui s'intéressent à ce genre littéraire. Pourquoi? Parce que Sylvain Hotte a réussi le pari audacieux de transporter ses lecteurs à une époque et dans des lieux peu connus du grand public. En effet, que savons-nous exactement de l'Europe orientale et de l'Asie du 13e siècle, si ce n'est, peut-être, le nom de Gengis Khan, le grand empereur mongol? Peu de choses, en fait. Aussi, se voir projeté grâce à cette série dans des paysages de steppes immenses à travers les yeux d'un jeune berger devenu par la force des choses un guerrier justicier, c'est enthousiasmant. Si l'on ajoute à ces ingrédients une toile de fond historique grandiose, des personnages hauts en couleur, un soupçon de magie chamanique, une intrigue bien ficelée et une bonne dose d'humour, il faut absolument se jeter sur ce roman. Le chaleureux accueil que la critique et le public ont réservé à la série *Darhan* depuis sa création – elle a notamment gagné en 2007 le Prix jeunesse de science-fiction et de fantastique québécois – est donc amplement mérité. Et le tome 7 de cette série, au cours de laquelle se scelle le destin de l'empereur Gengis Khan, est une pure merveille dramatique. Bravo!

Suggestions DVD

Christine Roy et Édouard Reinach
redaction@lorgane.net

La Cité des enfants perdus
(1995, réalisation: Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro)

Considéré comme un classique par plusieurs, *La Cité des enfants perdus* offre au spectateur un univers visuel très riche et fortement inspiré (trop?) par les solides *Blade Runner*, *Brazil* et *12 singes*. La direction artistique très travaillée offre ainsi un univers ludique qui contraste avec la morbidité de certains personnages. Le jeu des acteurs varie entre la caricature et le burlesque, mais c'est surtout le casting particulier de la production qui rend ce long-métrage étrange et attirant. Nous sommes à cheval entre l'humour enfantin de certains gags et le drame en toile de fond du scénario, ce qui donne un film à l'atmosphère ambiguë et aux intentions un peu floues. C'est toutefois un divertissement visuel intéressant qui gagnerait à avoir un contenu philosophique plus relevé.

Les Fils de l'homme
(2006, réalisation: Alfonso Cuarón)

Un film d'anticipation politique et philosophique à une époque où l'humanité est devenue stérile et où aucun enfant n'a vu le jour depuis 18 ans. Des plans-séquences à couper le souffle et des images traçant le portrait vraisemblable d'un futur original. *Les Fils de l'homme*, c'est la traversée d'une Angleterre aux écoles en ruine et déportant tous ses immigrants dans des camps de réfugiés où le chaos règne. La traversée d'une jeune femme enceinte et portant, par conséquent, l'espoir de l'humanité. Cet espoir entre les mains d'une organisation terroriste qui préfère se servir de l'enfant pour des revendications politiques plutôt que de le remettre au «Projet humain», organisation scientifique internationale qui cherche à trouver un remède à la stérilité mondiale. Si l'histoire tient debout, on regrettera le jeu de certains acteurs et l'orientation du film, un peu trop axé vers l'action. La portée philosophique du scénario étant relayée au second plan, les curieux pourront se procurer le livre pour assouvir leur soif de réflexion.

l'Organe vous invite*

* à joindre à son équipe de rédaction | **redaction@lorgane.org**